

Olivier Adam et Arnaud Cathrine traversent la frontière de la littérature young adults

Romanciers, scénaristes, ces deux quarantennaires ont en commun d'avoir adressé leur travail d'écriture au public adulte et au public ado. Tous les deux publiés par Glenn Tavenec, dans la collection R après l'avoir été à L'École des loisirs, ils posent sur la littérature « young adult » un regard nouveau qui fait réfléchir.

Propos recueillis par Sylvie Tanette

Vie de l'édition

et automne, Olivier Adam sort un nouveau roman, *La Tête sous l'eau*, l'histoire d'une famille parisienne qui s'installe en Bretagne. La fille aînée ne supporte pas, se referme sur elle-même puis disparaît. On sait seulement qu'elle confiait ses malheurs à un mystérieux amoureux, qui s'avérera être une amoureuse. C'est son frère, Antoine, qui raconte, et nous fait partager l'angoisse de la famille après la disparition de sa sœur.

Parallèlement, les trois tomes de la série *À la place du cœur*, d'Arnaud Cathrine, sortent réunis en coffret. On retrouve ainsi les aventures de Côme, lycéen devenant écrivain, qui a grandi d'un coup avec les attentats de 2015 et a été dévasté par la mort de son meilleur copain. Dans les deux cas, on est frappé de constater que ces livres contiennent nombre de thématiques présentes dans les romans adultes des deux auteurs. Les deux romanciers se retrouvent en tout cas réunis pour la première fois dans l'écurie de la Collection R, spécialisée dans la littérature young adults et dirigée par l'éditeur Glenn Tavenec chez Robert Laffont.

On parlait de littérature ado et maintenant de young adult. C'est juste une segmentation commerciale ?

Arnaud Cathrine : C'est en correspondance avec l'âge de nos héros. Comme Olivier, à L'École des loisirs, je m'intéressais plutôt à des adolescents de 13 ou 14 ans. *À la place du cœur* parle de gens qui vont vers leurs 20 ans. Cela change la perspective, comme si on passait du collègue au lycée. Je voulais m'intéresser notamment à la question de la sexualité, traitée de façon non pas crue, ce n'est pas le but, mais franche. Dans *À la place du cœur* j'ai écrit des choses que je n'aurais pas traitées ainsi dans un Médium de L'École des loisirs. En outre, *À la place du cœur* est une saga,

et dans le troisième tome on retrouve les personnages dans la période de l'après-bac. Ce n'est plus exactement de la littérature jeunesse mais jeunes adultes et adultes.

Olivier Adam : La nature même de ce lectorat s'est modifiée. Un genre qui n'existait pas avant se développe, avec un public transversal et étendu. En littérature, le ton a été donné par les grandes sagas comme *Twilight*, mais aussi par des livres comme ceux de John Green, *Nos étoiles contraires*. Certains lecteurs lisent très peu de littérature blanche mais plutôt de la romance, de la littérature dite grand public et de la young adult. Ils ne vont jamais aller voir un livre chez Flammarion ou chez Verticales mais chez R, oui. Parallèlement, on constate une adolescentisation de la fiction audiovisuelle. Quand j'emmenais mes enfants au cinéma voir les grands blockbusters, ils sont les seuls ados de la salle. À nos débuts, Arnaud et moi avions pour ambition de faire craquer les coutures du roman ado traditionnel et je me dis que, là aussi, il y a un espace à corrompre. Un espace où il faut réinjecter un peu de littérature, autre chose que des scénarios ultra bouclés. Il y a à la fois une prise de conscience des attentes de ce marché-là, et une volonté de les déjouer.

A.C. : Depuis le début, dans notre travail en jeunesse, il y a un plaisir de sale garnement à aller mettre un peu d'impureté dans quelque chose qui est de l'ordre du format. J'écris ce que je n'ai pas pu lire quand j'étais moi-même adolescent. À l'époque, de la fin des années 1970 jusqu'au milieu des années 1980, il y avait des choses extrêmement édulcorées, et pédagogiques. Cela rassurait les adultes, avec des frontières tout à fait définies. Quand j'ai découvert L'École des loisirs, et plus tard la collection R, mon émerveillement vient du fait que justement, ça peut

bouger, et les lecteurs cherchent ça. C'est l'enjeu.

En effet, on pourrait être surpris des thématiques que vous abordez : vous allez loin dans la sexualité, la violence, la mort, ce n'est pas évident de parler de ces choses-là à des ados.

A.C. : À propos de la série *À la place du cœur*, une réaction revient tout le temps : « On avait peur de la lire, on n'avait pas envie de revivre les événements de 2015, mais finalement merci d'avoir mis des mots sur ce qu'on a ressenti ». L'alchimie que nous cherchons, Olivier et moi, est de mettre des mots sur de l'informulé. Il n'y a rien de plus angoissant que l'informulé. Quand bien même les thématiques ne sont pas faciles, verbaliser est très sain.

O.A. : La clef, c'est d'écrire à hauteur d'adolescence. Nous ne parlons pas à des ados, nous faisons parler des ados et ce n'est pas pareil. Si nous les faisons parler avec justesse, l'ado qui lit retrouve ses propres pensées, ses trous noirs, ses engouements, ses empêchements. Voilà le pari. Pour moi, la seule boussole, c'est confier la prise en charge narrative à quelqu'un qui a 15, 16 ou 18 ans en 2018. Mon travail est de capter cette voix, de la restituer avec le plus de justesse possible. Antoine va raconter cette histoire avec les armes narratives qui sont les siennes, mais aussi avec son immaturité et l'intransigeance de son âge.

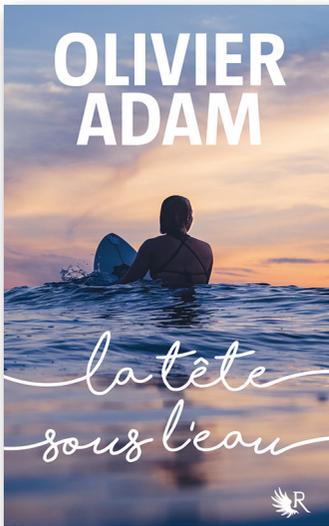
A.C. : Autre chose à propos de l'amplitude et la diversité de ce public young adults. Il y a quinze ans, quand on a commencé, beaucoup d'adultes avaient de franches réticences, ou en tout cas un désintérêt, à se replonger dans leur adolescence. Aujourd'hui, il me semble que quelque chose a changé. Des gens de 30 ou 35 ans me disent qu'ils éprouvent une vraie jubilation



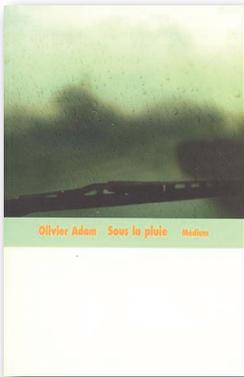
↑
Olivier Adam.
© Astrid di Crollalanza.



↑
Arnaud Cathrine.
© Astrid di Crollalanza.



↑ Olivier Adam : *La Tête sous l'eau*, Robert Laffont, 2018 (R).



↑ Olivier Adam : *Sous la pluie*, L'École des loisirs, 2004 (Medium).

↘ *À l'abri de rien*, éditions de L'Olivier, 2007.



à retrouver l'état d'adolescence qui est encore en eux, qu'ils aiment à le convoquer.

O.A. : C'est un trait d'époque, cette adolescentisation de l'adulte. On le voit avec le succès de livres estampillés adultes en ce moment mais qui auraient très bien pu être en littérature jeunesse, comme *La Vraie vie* d'Adeline Dieudonné. Je ne veux pas être négatif ou quoi que ce soit, je l'ai lu, ma fille de 16 ans aussi, elle l'a trouvé top. Un tel livre publié dans une collection ado on n'y aurait vu que du feu. C'est intéressant.

Vous mettez tout de même en scène des ados particuliers, qui écrivent et lisent.

O.A. : Écrire avec des personnages d'ados ne veut pas dire écrire avec un stéréotype d'ado caricaturé. Je choisis des narrateurs qui viennent de moi, qui puisent dans ma propre perception des choses, et d'autre part je vois autour de moi des ados capables de citer de la poésie.

A.C. : Le péril, quand on écrit de la littérature jeunesse, c'est la fabrication, le carton pâte. Il est très important d'un point de vue stylistique de ne pas se dire « comment ça parle un ado ? ». À mon avis, si tu commences comme ça, tu pars dans quelque chose de mensonger que le lectorat va sentir. Quand je m'engage dans un projet jeunesse, je pars de moi, avec l'espoir que le rythme et l'énergie suffisent à camper un personnage incarné d'adolescent. J'écris avec beaucoup de vigilance parce qu'il faut à tout prix éviter le risque de la singerie. Donc forcément nos personnages sont singuliers car on a voulu éviter les clichés. Et, en littérature générale comme en littérature jeunesse, plus le temps passe et moins l'écran fictionnel est épais, plus je me rapproche de moi et de ma vie. Je me dis que ça sonnera plus juste. De ce fait-là, des personnages écrivains reviennent à longueur de temps.

O.A. : Je pense que c'est pour assumer le fait que c'est une littérature de passage. En injectant le plus de littérature possible dans ce format, on accompagne le lecteur vers nos autres livres écrits dans les collections adultes. S'il y a une seule petite dimension pédagogique, ce n'est pas sur la morale ni sur le côté *feel good* – allez on va réussir à surmonter nos épreuves – mais peut-être sur l'environnement culturel. Nos livres vont accompagner les lecteurs à un certain âge de leur vie. Tant qu'à faire, on peut injecter un peu de système référentiel qui va leur donner l'occasion de découvrir des choses qu'ils n'auraient peut-être pas découvertes seuls.

La pédagogie est aussi dans l'aspect politique. Dans les deux livres, vous parlez du danger de l'extrême droite. Avez-vous la volonté d'en parler aux jeunes et de les alerter ?

A.C. : Si c'est l'issue du combat, si nos livres contribuent à engager une conscience, tant mieux. Après, j'avouerais très simplement que si j'ai écrit *À la place du cœur*, c'est juste que je ne pouvais plus faire autrement. C'est le résultat du 13 novembre 2015. Je n'habite pas loin des lieux de l'attentat, je suis rentré à pied ce soir-là, je suis passé devant le Casa Nostra cinq minutes avant les terroristes. Voilà, c'est tout. Je suis resté durant un an totalement stérile, je n'arrivais plus à avancer. Il fallait faire entrer cette réalité dans un de mes projets pour redémarrer. *À la place du cœur* je l'ai fait assez égoïstement, à dessein dans une collection jeunesse parce que je me suis dit, cette génération est convoquée dans l'Histoire par ces événements. Que vont-ils en faire ? Et qu'est-ce que moi, je pouvais en faire ?

O.A. : Je ne cherche pas à éduquer qui que ce soit, je me contente de retranscrire des obsessions politiques, des colères politiques qui

sont celles des ados d'aujourd'hui, enfin de ceux dont je parle. Ces colères trouvent notamment une convergence autour de la manif pour tous, car elle réunit deux points de fixation pour eux incontournables, les réacs d'une manière générale et la question de l'homophobie. Pour eux, un quelconque jugement sur les choix sexuels c'est la planète Mars et la manif pour tous c'est le Moyen Âge.

Quand vous sortez d'un livre jeunesse et que vous vous mettez à un roman adulte, qu'est-ce que ça vous a apporté? Est-ce que ça change votre façon de travailler la littérature adulte?

A.C. : Avec *À la place du cœur* il y a un avant et un après. C'est *Vernon Subutex* de Virginie Despentes qui m'a donné envie d'écrire une série. C'était une fresque sur le monde contemporain que je n'avais jamais lue, et j'ai compris qu'il y avait une façon différente de raconter. Un panoramique qui s'ouvrait à moi. Je me suis jeté dans la série *À la place du cœur*, l'éditeur souhaitait que les différents tomes ne sortent pas trop éloignés les uns des autres dans le temps, alors je me suis mis à écrire comme un malade. Je dictais à mon iPhone dans la rue, dans le métro. Avant, j'avais des modalités d'écriture très ritualisées. Une petite musique de Richter, mon ordi, trois heures devant moi. Là, j'ai trouvé mon compte dans cette nouvelle façon de travailler, des bouts de papier partout, toute la journée. Mon temps d'écriture s'est densifié. Du coup, mon nouveau livre adultes je l'ai écrit de la même façon. Alors c'est peut-être surtout l'écriture d'une série, plutôt que l'écriture pour R, qui a changé les choses. Je vois aussi naître quelque chose que je ne m'explique pas encore. J'ai tendance à avoir envie de pousser la fiction de grande ampleur en Jeunesse alors qu'en adultes j'expérimente des formes de plus en plus courtes et je vais vers le documentaire. Je ne sais

pas pourquoi ce grand écart est en train de se faire. Au fond, je n'ai plus envie d'écrire un roman adultes. Alors qu'une série pour ados, ça j'en ai envie.

O.A. : L'articulation avec le roman adultes est éditoriale. J'écris vite, en quelques mois, et c'est un problème. Mon prochain roman sort en août prochain, mais d'ici là j'en aurai peut-être écrit un autre. Flammarion trouve que c'est trop. Aussi entre deux je travaille sur un roman jeunesse. J'ai trouvé cet endroit pour écrire quand même, avec le cinéma. Sur trois ans je peux écrire un roman, un scénario et un R. Au-delà de ça, le tricotage entre les deux est très serré. Mon travail est de faire d'une famille, la plus commune possible en termes sociologiques, un laboratoire. Dans ce laboratoire je pose une bombe et je regarde ce qu'il se passe, comment ils font pour s'en remettre. Ensuite je change d'angle. Après *La Tête sous l'eau*, mon prochain roman adultes parle d'une famille de quatre qui arrive en Bretagne après avoir déménagé de Paris, l'ado fait la gueule, le père a trouvé un job. On est donc au même endroit, avec la même cellule familiale et les mêmes pré-supposés. Sauf que le livre est centré autour du père. Et c'est toujours comme ça. Le personnage de la mère dans *Sous la pluie* est la mère dans *À l'abri de rien*. Les personnages principaux de mes romans ados sont les personnages secondaires dans les romans adultes. Je change l'angle d'observation.

Olivier Adam : *La Tête sous l'eau*. Robert Laffont, Collection R. 224 p., 16 €.

Arnaud Cathrine : *À la place du cœur – Édition intégrale*. Robert Laffont, Collection R. 696 p., 25 €.



↑
Arnaud Cathrine : *À la place du cœur*, Robert Laffont, 2018 (R).
Édition intégrale collector.

